

La Flûte à Siebel (Waller)

Max Waller

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

P. P. C.

Dans un sachet plein de pralines
J'ai mis mon pauvre cœur d'amant,
Et je songe aux lèvres câlines
Qui le faisaient battre — ô maman !
Les yeux mouillés, je vous l'envoie
Avec un " Pour Prendre Congé. „
Ayez encore un brin de joie
À savoir le regret que j'ai.

Vous m'avez dit avec un reste
De pitié : " Soyons frère et sœur. „
Je m'imaginai la douceur
Inexprimable de l'inceste !
Mais c'était vraiment sérieux :
Vous n'aimiez plus votre fidèle.
Ô mon cœur ! Ô mon pauvre vieux !
Saigne, saigne, et parle-moi d'Elle !
Les pralines teintes de sang
Paraîtront faites à la rose,
Mais je bénirai ma chlorose,
Ô mon inconstante, en pensant
Que rien ne bat dans ma poitrine,
Que tout y est mort désormais ;
Grignote, toi que tant j'aimais,
Jusqu'à la dernière praline !

Car voilà le cadeau moqueur
Qui pose un lapin à l'idylle :
Des bonbons au sang de mon cœur
Et des larmes de crocodile.

Lavage

À Celle du 21 septembre

C'est déjà fini, chère belle,
Rien qu'une fois… C'était si bon !
Je n'aurai goûté qu'un bonbon
De la bonbonnière en dentelle.
Mais j'ai conservé son parfum
Dans un mouchoir donné par elle ;
C'est doux comme une tourterelle,
Mais c'est triste, l'amour défunt !

La fine senteur s'évapore
Tout doucement, tout tendrement,
Ainsi qu'un sourire d'amant
Que le mot d'adieu décolore.
Il ne restera rien demain
De l'odeur lente et paresseuse
Qu'un dernier bouquet dans la main
Profane de la blanchisseuse.
Ainsi se fondent nos amours
Aux flots bleus de l'eau savonnée,
Pareilles à la loque à jours
Que la charmante m'a donnée !

Complainte pour Margot

À Antoine Clesse

Elle partit par les faubourgs
Mélancoliques, l'Adorable !
Lors je me mis devant ma table
En méditant des calembours.
Je rejetai cet exercice
Supérieur à l'art d'aimer.
Je ne puis pas mieux exprimer
L'horreur de mon défunt caprice.

Aimer ! Aimer ! Être refait !
Souffrir de l'épine dorsale…
Oh ! la sottise colossale
Que nous commettons, en effet !
.....
.....
.....
.....
Je vais mourir : le médecin
M'a dit que le ciel me réclame.
Ô ma chérie, à toi cette âme
Dont tu fus le sombre vaccin !
Ne pleure pas trop sur ma tombe,
Cela te ferait mal aux yeux ;
Fais-moi simplement tes adieux
Avant qu'en poussière je tombe.

Je pars triste, vieux, morne, seul,
Rejoindre le grand Malfilâtre ;

Le feu va s'éteindre dans l'âtre ;
Viens me coudre dans mon linceul.
Sais-tu coudre ? Alors, viens, mignonne ;
Entre en assourdissant tes pas.
Au Ciel la porte d'or rayonne ;
Prends garde, ne me pique pas !
Ferme-moi les yeux, je regarde
Dans l'éternité désormais.
Margot ! Margot que tant j'aimais,
Du haut du ciel bleu je te garde.
Va, retourne par les faubourgs,
Où des yeux luisent dans les caves ;
Les trottoirs te font des bonjours
Et les passants, des offres graves.

Vers

Pour celui qui me rase

Fidèle en allée infidèle,
Chère au sourire exquis et doux,
Mon âme, comme une hirondelle,
Voltige, voltige vers vous.
Jolie en allée en jolie,
Cydalise que j'adorais,
Vers vous, ma folie en folie
S'en va sans cesse, et je voudrais,

Perfide en allée en perfide,
Me classer dans les faits-divers,

Comme un monsieur qui fait des vers,
Au fond de l'eau calme et limpide.
Au fond de l'eau c* *
Je ris ; mais quand je ris, je pleure,
Je fais se tordre mes sanglots ;
Et je vais confier aux flots
Mon triste secret, tout à l'heure.
Tout à l'heure, j'irai voir si
Les poissons nagent avec grâce,
Et je nagerai sur leur trace,
Car je sais bien nager aussi.
Je leur chanterai des ballades
À la mode des décadents ;
Mais les poissons sont si prudents :
Ils auront peur d'être malades !

Ils fuiront, me laissant seulet
Dans la vaste demeure humide,
Avec quelque nymphe timide
Qui pleurera dans mon gilet.

Babolain

Au professeur Wagener

Dans le boudoir où rien ne bouge
Il fait d'un doux à défaillir.
Elle me dit : Il va venir !
Qui ? — " Babolain „ le diable rouge !
" J'ai fait mettre au lit parfumé

Des draps couleur moisson prochaine :
Les coquelicots, mon aimé,
Vont tomber toute une semaine.

“ Sur la neige il pleuvra du sang,
Du sang comme en une bataille ;
Non, ne me prends pas par la taille,
Dit-elle encore — en rougissant.
“ Va-t-en, rentre chez toi, sois sage :
Tu reviendras dans quelques jours
Voir si le diable est là toujours,
Et tu déferas mon corsage.
“ Et ce sera si bon d’avoir
Rassemblé des économies ;
Mais n’en souffle rien aux amies,
Je pourrais m’en apercevoir. „
Du cher boudoir où rien ne bouge
Qu’un tic-tac très clair et très gai,
Je suis revenu fatigué
Du passage de la Mer Rouge.

Berceuse

Pour Hélène

Que Je suis triste, ma reine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine,
Que Je suis triste, ma reine,
Que D’être si loin de vous.
Que Je vous ai vue à peine,

Que mon cœur, mon cœur a de peine,
Que Je vous ai vue à peine,
Que Près du Fossé-aux-Loups.

Que Mon âme est pleine, pleine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine,
Que Mon âme est pleine, pleine
Que De vers aux rimes d'or.
Que Je veille, Hélène, Hélène,
Que mon cœur, mon cœur a de peine,
Que Je veille, Hélène, Hélène,
Que C'est le lecteur qui dort.
Que La chose est souveraine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine,
Que La chose est souveraine
Que Et ça ne coûte rien.
Que Dors tranquille et sereine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine,
Que Dors tranquille et sereine,
Que Dors, mon enfant, c'est pour ton bien.

C'est ainsi

Faire des vers, des vers gamins,
Et rire, et rire, et rire encore,
Et, comme un pierrot qui picore,
Cueillir leurs parfums aux jasmins ;
Forger des vers comme des armes,
Pointus, effilés, sans merci,

Ou, pour expier son souci,
Égrener des ” ave „ de larmes,

C’est bon supérieurement
Et tout le reste est journalisme ;
La strophe d’or est comme un prisme
Où s’irise le firmament.
Et crevât-on, phtisique et blême,
Avec des recors à la clé,
Le violon qu’on a râclé
Laisse des notes en nous-même.
La flûte, avec ses quatre trous,
Quatre regards de mélodie,
Quand elle est triste, psalmodie
Comme un martyr sous les verrous ;
Et rien n’y fait, ni les gendarmes,
Ni les huissiers, ni les tailleurs ;
L’air de flûte a toujours des larmes
En attendant des jours meilleurs !

Mal

Il fait froid, si froid que mes yeux
Sont remplis de larmes gelées ;
Ces souffrances coagulées
Me font un mal délicieux.
j’ai beau frotter, à mes paupières,
Ces glaçons de mon désespoir ;

C’est chose curieuse à voir :
Ils restent durs comme des pierres.

Ce mal étrange vient de vous,
L’envolée à jamais, m’amie !
De l’amour et des baisers fous
Il ne reste qu’une ophtalmie !
Une ophtalmie et le regret
Des chères douceurs en allées,
Des longs aveux dans les allées,
Où tout avait l’air d’un secret !
Mais il me plaît, ce mal, qui change
Ma jeunesse en obscurité :
Puisque je n’ai plus ta beauté,
Le soleil qui luit me dérange.
Chaque rayon qui vient encor
Frapper ma vue à l’agonie,
M’insulte comme une ironie,
Et je veux changer de décor.

Givrez-vous de nuit, mes prunelles !
L’Ange blanc s’est enfuie un soir.
Glacez-vous, je ne veux plus voir
Que des ombres sempiternelles !

Au café

Àcelle du 30 octobre

— Depuis un mois, mon en allée,
Je t'attends en vain chaque soir
Dans ce Café je vais m'asseoir,
Où tu venais, emmitouflée.
Je t'attends et tu ne viens pas ;
Si tu savais combien j'en pleure !
J'y retournerai tout à l'heure
Et je te parlerai tout bas.

De l'autre côté de la table,
Je croirai que je te revois ;
Tu me répondras, et ta voix
Sera d'un éteint adorable.
Et nous boirons des grogs très chauds,
Au gin, ainsi que tu les aimes,
Et dans l'éclair bleu des réchauds
Nous verrons nos deux faces blêmes,
Nos visages tout déformés
Comme dans les miroirs de foire ;
Mais sur ces reflets bien aimés
Nous tendrons de la gaze noire ;
Les réchauds seront recouverts
De crêpe, ainsi que des cadavres,
Et toi, chère, qui tant me navres,
Tu n'en sauras rien — que mes vers,

Mes vers qui font semblant de rire
Et sanglotent très doucement.
Ma voix éclate… ma voix ment !
Je suis triste, jusqu'à le dire !
Pourquoi n'es-tu plus là ? Je suis

Seul, tout seul, ma petite amie !
Tu te tais, ô mon endormie,
Que ferai-je des jours, des nuits ?
Je rêverai que je t'enlace
Très fort, très fort, comme au beau temps ;
Et nous resterons bien longtemps
Jusqu'à l'heure tardive où, lasse,
Gentiment tu t'endormiras…
Le vent sifflera par la porte,
Et je n'étreindrai qu'une morte
Raidie et froide entre mes bras !

Au boulevard

Ma femme de chambre épouse un cocher,
Un cocher du roi, plus rustre encor qu'elle !
— Je plains les chevaux. — Voulons-nous marcher ?
— Comme tu voudras. — Cette femme est belle !
— De qui parles-tu ? tu sembles souffrir ?…
— Mais non, je suis gaie et je ris… oh ! comme
Cette femme est laide ! On dirait un homme !
Dis-moi, cela fait-il mal, de mourir ?

— De mourir, oh non ! c'est doux comme un rêve :
Quand on est très jeune et qu'on est très beau,
On descend joyeux au fond du tombeau,
La femme qui meurt et l'homme qui crève.
— Viens, asseyons-nous sur ce banc de bois ;
Parle-moi, dis-moi des mots en musique ;

C’est vraiment gaga, dis, d’être phtisique ?
Elle me parlait en baissant la voix.
Mais que te prend-il ? réponds, bien aimée ?
— Tu me promets de garder mon portrait ?
Ah ! c’est vrai que la mort est parfumée !…
— C’est à n’y pas croire, elle se mourait !

La flûte est triste

Nous n’irons plus au bois, je reste dans ma chambre
Nous n’ironsEn me parlant tout bas ;
Nous n’irons plus au bois, au doux bois de la Cambre.
Nous n’ironsC’est fini, n’est-ce pas ?
Les lauriers sont coupés et mis dans le potage,
Nous n’ironsIl n’y faut plus songer !
Nous en ferons, si tu veux, un juste partage
Nous n’ironsAvant de les manger.

Nous n’irons plus au bois, puisque c’est impossible,
Nous n’ironsMême en tram découvert.
Tu m’as quitté, lorsque le bois cher et paisible
Nous n’ironsÉtait encor tout vert.
Les lauriers sont coupés à présent et les branches
Nous n’ironsOnt l’air de grelotter,
Et je grelotte aussi, mais des visions blanches
Nous n’ironsMe viennent visiter.
La belle que voilà n’est plus là ; la chère ombre,
Nous n’ironsC’est ton frais souvenir,
Le souvenir exquis des longues nuits sans nombre

Nous n’ironsQui viennent de finir.
Ira les ramasser ? Personne, hélas ! la belle
Nous n’ironsA pris un wagon-lit.
Et sa douleur de me délaisser était telle
Nous n’ironsQu’elle s’y endormit !

Il pleut

Il pleut, accourez ma mignonne,
Nous jacasserons près du feu,
Et le ciel gris paraîtra bleu
Dans votre regard qui rayonne !
Nous nous dirons des mots en l’air,
Des mots vifs comme des fusées,
Et le ciel noir paraîtra clair
Dans vos chères boucles frisées !

Dis ! nous nous baiserons encor
Comme l’autre soir, sur les lèvres,
Et si folles seront nos fièvres
Que l’affreux ciel paraîtra d’or !
Et dans cette nuit d’infamie
Où des crimes hurlent au loin,
Nous nous blottirons dans un coin
Tout près l’un de l’autre, m’amie.
Nous dirons à ce ciel qu’il ment,
Nous oublierons qu’il pleut à verse,
Plongés dans un rêve qui berce
Et qui grise adorablement.

Viens, ma douce, viens, dis, c'est l'heure
Où les gens graves font un nez…
Nos péchés seront pardonnés ;
Nous rirons, puisque le ciel pleure.

Sun Shine

Pour celle qui demande un air de flûte

How do you do ? mon cœur à faim
De votre regard qui dédaigne ;
Et depuis l'autre jour il saigne,
Viendrez-vous le soigner enfin ?
Car, bien que le printemps commence
À dorer les longs boulevards,
Il fait très froid sans vos regards
Et ma solitude est immense.

Little beauty ! venez, venez !
C'est si triste et si navrant d'être,
Les yeux braqués, à la fenêtre
Pendant les doux après-dîners,
Attendant toujours la chérie
En songeant qu'elle n'aime plus,
Et c'est ridicule au surplus,
Et c'est naturel qu'on en rie.
Mais voilà ! my heart ! on est fou,
On sait bien qu'elle est infidèle,
Et pourtant lorsqu'on rêve d'elle,
On a la tête Dieu sait où.

On se dit : la folle sur l'heure
Est aux bras d'un nouvel amant !
Oh ! c'est son droit assurément,
Mais ça n'empêche qu'on en pleure.

Si le soleil n'était pas là,
Lui qui contre tous nos spleens lutte,
Je me tuerais, tra la la la !
En sanglotant un air de flûte !

La complainte des boissons bues

Pour Fritz Rotiers

En cette nuit d'écœurements,
Où rien ne bouge que ma plume,
Et l'étincelle qui s'allume
Au fond du poêle par moments,
En ce soir de spleen lamentable,
Il me semble que c'est la Mort
Qui, comprenant mon mauvais sort,
Prend gravement place à ma table.

Elle me donne, sans parler,
Une petite poudre blanche,
Et, comme un serin de sa branche,
Je vois mon âme s'envoler !
Elle s'envole et se balance
En l'air, sans disparaître encor…
Avez-vous entendu le cor

Hurler au cœur de la distance ?
Ô spleen ! c'est l'appel des boissons,
Des lourdes boissons avalées,
Des tristes heures écoulées,
Et des hoquetantes chansons.
C'est le flot des longues ivresses
Très tard, dans la nuit du café,
Où, par l'atmosphère étouffé,
Je faisais boire mes détresses ;

Sur ce fleuve au reflet dormant
Empli d'essences parfumées,
Roulent, tristes étrangement,
Les yeux des anciennes aimées,
Des yeux verts d'absinthe, des yeux
Noirs de stout, plus sombres que l'aile
Du corbeau, des yeux de pale-ale,
Ivres, hagards, mystérieux ;
Des yeux qui pleurent l'existence
Roulée à boire encor, toujours,
Les heures, les heures, les jours
Où, tel qu'un navire en partance,
On n'attendait, dans la boisson,
Qu'une solennelle arrivée,
Tandis qu'à la rive rivée,
L'âme grelottait d'un frisson.

Mon âme ! il fait froid, levons l'ancre !
Allons-nous-en vers les lointains
Où l'on trouve les doux matins
Loin des horizons couleur d'encre ;

Allons-nous-en incognito,
Sans rien en dire aux journalistes !
Mon âme ! ne soyons plus tristes,
Et m'aide à passer mon manteau !

À toi, Alfred !

Pour Charles Sainctelette

Du temps où je roulais partout,
J'entrevis un homme posthume,
Qui, tout en singeant mon costume,
Ne me ressemblait pas du tout.
Il n'était pas trop mal, en somme,
Droit comme un canon de fusil ;
Pour camarade il me choisit,
Puis je n'ai plus revu cet homme.

Un soir — je jouais pique — atout !
Il revint comme partenaire,
Mais son visage débonnaire
Ne me ressemblait pas du tout.
Il m'ennuyait, dois-je le dire ?
Mais enfin, il était poli,
Si bien que, me glissant au lit,
Gravement je me mis à rire.
Je devins vieux et mon matou
Seul consolait ma solitude,
Lui parut — mais, par habitude,
Ne me ressemblait pas du tout.

Cette fois, je pris la parole,
Tandis que lui tournait ses doigts ;
Il frémit au son de ma voix :
“ Sais-tu bien que tu n’est pas drôle !

” Tu m’as poursuivi Dieu sait où,
Plus rasant que le rasoir même,
Mais ton masque, visiteur blême,
Ne me ressemble pas du tout… „
Alors son verbe aux accents tristes,
Traînant sur le mode mineur,
Me dit : ” Toi qui fis mon bonheur,
Je suis le dernier des fumistes. „

Amour-Hôtel

Pour Charles Sainctelette

Du temps où je roulais partout,
J’entrevis un homme posthume,
Qui, tout en singeant mon costume,
Ne me ressemblait pas du tout.
Il n’était pas trop mal, en somme,
Droit comme un canon de fusil ;
Pour camarade il me choisit,
Puis je n’ai plus revu cet homme.

Un soir — je jouais pique — atout !
Il revint comme partenaire,
Mais son visage débonnaire

Ne me ressemblait pas du tout.
Il m'ennuyait, dois-je le dire ?
Mais enfin, il était poli,
Si bien que, me glissant au lit,
Gravement je me mis à rire.
Je devins vieux et mon matou
Seul consolait ma solitude,
Lui parut — mais, par habitude,
Ne me ressemblait pas du tout.
Cette fois, je pris la parole,
Tandis que lui tournait ses doigts ;
Il frémit au son de ma voix :
“ Sais-tu bien que tu n'est pas drôle !

” Tu m'as poursuivi Dieu sait où,
Plus rasant que le rasoir même,
Mais ton masque, visiteur blême,
Ne me ressemble pas du tout… „
Alors son verbe aux accents tristes,
Traînant sur le mode mineur,
Me dit : ” Toi qui fis mon bonheur,
Je suis le dernier des fumistes. „

Pureté

Pour Georges Rodenbach

Un parfum doux et discret traîne
Dans l'alcove de l'ange aimé ;
On n'entend au réduit fermé

Que l'heure lente qui s'égrène.
Tout est vague comme une mort :
L'enfant blonde de ma pensée,
Par le silence caressée,
Ferme ses grands yeux et s'endort.

Son visage a la candeur calme
D'une immuable chasteté ;
Son pur sourire est éventé
Par une occulte et lente palme.
Mais soudain un profond baiser
Entr'ouvre les plis de son rêve,
Et dans une secousse brève
Qui semble la martyriser,
Elle se tord et s'abandonne
Avec un long geste d'aimer,
Un geste attendri de madone,
Et ses bras veulent se fermer ;
Car elle rêve qu'elle est nue
Aux lèvres d'une vierge sœur,
Et sous la caresse inconnue
Elle agonise de douceur !

Toute la gamme

À Iwan Gilkin

Madame, je suis un fardeau
Dans votre vie, et je m'éloigne.
Que mon cœur malade se soigne ;

Il est tout seul désormais ! DO.
Pouviez-vous vouloir du Bohême
Qui pourtant vous eût adoré ?
Ma vie est couleur de poème,
La vôtre couleur d'oubli. RÉ.

Restons-en là, c'est inutile
De nous perdre tous deux parmi
Les chemins fleuris de l'idylle,
Puisque vous ne m'aimez pas. MI.
Le premier amant, je l'envie,
Qui de vos dédains triompha ;
Je le tuerai toute ma vie
Dans le fond de moi-même. FA.
Avec lui vous étiez câline
Sous la pudeur du parasol ;
C'était doux comme une praline
De croquer ce poème ! SOL.
Il vous disait des mots sans suite,
Des mots stupides, mais voilà !
Il était moins banal ensuite,
Et c'était délicieux ! LA.

Je vous quitte, bonjour la blonde !
Parfois rappelez-vous que si
Vous le voulez il est au monde
Quelqu'un qui vous désira… SI.
Qu'il voudrait chanter sur sa flûte,
Avec des accents doux de luth,
Votre corps de superbe brute,
Do, ré, mi, fa, sol, la, si, ZUT !

En mer

À Grégoire Le Roy

Au bastingage du steamer,
Où caressante, l'eau déferle
Avec des nacrures de perle,
Je regarde danser la mer.
Les vagues vont, les vagues vagues
Comme un rêve d'eau sanglotant,
Et ce n'est que de l'eau pourtant…
Et j'écoute vaguer les vagues.

C'est adorable, ce lointain,
Cet horizon qui gronde et lutte !
Il est deux heures du matin :
Mignonne Mer, un air de flûte !
Un air de flûte qui serait
Plus chaste qu'un baiser de lame,
Dans le jour au loin qui s'enflamme,
Un air de flûte bien discret,
À tous les engloutis des ondes
Mangés par les petits poissons,
Une de mes minces chansons
Pour leur faire danser des rondes.
Il est inédit, de mon choix,
Un air à peine d'un quart d'heure,
Et je le dédie aux anchois
Afin qu'ils en fassent leur beurre.

C'est adorable, ce lointain,
Cet horizon qui gronde et lutte ;

Il est deux heures du matin,
Dans la mer j'ai jeté ma flûte.

En mi bébête

Veux-tu venir avec moi ? Viens
Dans la langueur du crépuscule.
Nous nous dirons des tas de riens
Sur un ton doux et ridicule.
Les lilas, là-bas, sont tout blancs ;
Au fond du parc l'étang s'allonge,
Et dans l'eau langoureuse plonge
Le cœur des nénuphars dolents…

Tout est blancheur et tout, mystère,
En la nuit qui va frissonner.
Sept ! huit ! neuf ! entends-tu sonner
L'heure où va se coucher la terre ?
Les voix doucement se tairont,
Amoureuses, comme épuisées,
Et de leurs palmes irisées
Les rameaux neufs t'éventeront.
Alors, yeux noyés, mains unies,
Nous irons rêver tous les deux,
Sous la garde des bergers bleus
Et des houlettes infinies.
Puis quand viendra le vilain jour,
Je me jetterai dans l'eau claire…

Et tu pourras, sans me déplaire,
Me tromper à ton aise, amour !

Catalepsie

Le magnétiseur, l'œil rivé
Dans l'œil bleu de celle que j'aime,
L'a rendue immobile et blême…
J'ai cru que c'était arrivé.
Elle tomba sans un murmure ;
Son dolent regard disparut.
Un espoir en mon cœur courut :
Mon Dieu ! pourvu que cela dure !

Que ce soit un vrai cauchemar,
Qu'elle soit morte de ma vie !
Je l'appellerai, sans envie :
" Mademoiselle Valdemar. „
Je l'aimerai tant disparue
À tout jamais de mon chemin !
Alors je lui tendrai la main,
Sans la rencontrer dans la rue.
J'emporterai son corps défunt
Dans une bière en porcelaine
De Sèvres ou de Saxe, pleine
D'un inaltérable parfum ;
Puis, pour que rien ne la réveille
De son rêve doux et berceur,

À pas de loup, j'irai, la veille,
Égorger le magnétiseur !

Triste zut

J'ai vu la chère tout à l'heure :
Elle m'a dit des mots en l'air ;
Mais cela n'était pas bien clair…
Comment se fait-il que je pleure ?
Elle me disait : c'est un leurre
Que s'aimer éternellement ;
Celui qu'on aime est… l'autre amant…
— Comment se fait-il que je pleure ? —

Que l'amour trop prolongé fleure
Les lilas longtemps enfermés…
Oui, nous nous sommes trop aimés.
Comment se fait-il que je pleure ?
Lorsque dans le doux soleil clair
Où la rosée en perles pleure,
J'ai vu la chère, tout à l'heure,
Elle prenait un air en l'air ;
Elle souriait, c'est un leurre :
Le sourire ainsi souri ment.
On sourit éternellement
Et c'est au dedans que l'on pleure.
Oui, nous nous sommes trop aimés,
Petit cœur que mon cœur effleure,

Et tout seul, chère que je pleure,
J'ouvre mes amours mal fermés.

Silence

À Francis Nautet

Tais-toi, tais-toi, reste mystère !
Je ne t'aime pas autrement :
Je voudrais être ton amant
Si tu voulais toujours te taire,
Si tu restais là sans parler,
Jasant seulement du sourire ;
Et moi, de même, sans rien dire,
J'entendrais les mouches voler.

Le tic-tac de l'horloge en chêne
Dans ce silence parlerait :
Comme de nos cœurs, il viendrait
D'un gros poids au bout d'une chaîne.
Mais l'horloge ne peut chanter
La chanson des mélancolies :
Souviens-toi, je la dus porter
Où sont les montres abolies.
Silence et du silence, écoute :
Du silence ! La nuit descend
Et dans le ciel noir on pressent
La lune sur sa blanche route.
Elle va paraître, ô merci !
Car vous vous taisez en cadence,

Amante et Lune, et vous voici
Deux Notre-Dame de silence.

Zigs-zags

Àl'heure adorable où tout chante,
Ils allaient, les deux amoureux,
Zigzaguant vers le bois ombreux,
Et cette scène était touchante.
Ils avaient bien bu, oui ; ce qui
Leur faisait cette marche émue ;
Mais elle, par lui soutenue,
Pensait toujours au bon whisky.

— Il était si doux, une crème !
Allons en reboire, ô chéri !
— Non, je préfère le sherry !
Et puis c'est assez, car… je t'aime !
Et ces boissons dans ces bois sont
Très nuisibles à ma tendresse…
Elle répondit : — Rien ne presse.
Ce mot le glaça d'un frisson.
Il dit : — Oiseau ! j'ai coupé l'aile
De mon désir incandescent ;
Ne t'envoie point quand descend
Le nuage blond des pale-ale !
Froide, elle reprit : — Est-ce tout ?
— Non, répondit-il, ô mon rêve !

Buvons encor, buvons sans trêve !
— Quoi ? — Half and half : pale-ale et stout !

Et ce fut une douce orgie,
Je te le dis tout bas, écho !
Grâce à la troublante magie
De ton triangle : Bass and C !

Éventails exotiques

Gais éventails enjoliés
Par de fines mains aux doigts roses,
Que l'on fixe entre un tas de choses
Aux tentures des ateliers ;
Où l'on voit des lunes laiteuses
Sur des montagnes lazuli,
Avec un horizon pâli,
Tout constellé de nébuleuses ;

Éventails chimériques qui
Donnent la vague nostalgie
D'entendre une voix de vigie
Vous signaler Nangasaki ;
Éventails en papier qu'on donne
Pour quelques sous, soyez bénis !
Vous, la gaîté de tous les nids
Où le jeune amour s'emprisonne ;
Qui jetez aux murs des gaîtés
D'Orient qui s'emparadise,
Votre art primitif réalise

Les plus caressantes clartés ;
Et vous êtes, dans votre vie
L'image à nos sens avivés
De la tendresse inassouvie
Et des chers paradis rêvés !

Retour

Il est parti, le pauvre Amour
Qui me caressait de son aile…
Je le trouverai, quelque jour,
Au fond de la vie éternelle.
C'était trop pur, trop clair, trop beau,
C'était impossible, je pense ;
Alors j'ai risqué la dépense
D'un marbre noir sur son tombeau.

Je retourne au passé, sans lutte,
Sans grande joie et sans remords ;
Tous mes petits enfants sont morts
Et je noue un crêpe à ma flûte.
Moi qui l'avais jetée au flot
Plein de victimes ! Repêchée,
Elle n'est pas encor séchée
Des vieilles larmes et de l'eau.
Elle est toujours triste et dolente,
Joyeuse, folle, et bonne aussi :
Elle chante, elle pleure, ô si
Vous aviez été mon amante !

Tu voulais, j'en suis sûr, cher ange,
Un amant intrompé, trompant ;
Ève, j'eusse été ton serpent,
Un serpent fou qui se dérange.

Oublie, et puis dis-toi qu'il faut
Au canard, au cygne, des ailes ;
Et que j'avais ce gros défaut
D'aimer toutes les demoiselles.
Car c'est bien là que nous allons
Bienfilâtre ou bien Malfilâtre
À moins d'imiter le Pilâtre
De Rosiers, qui fit des ballons,
Et de s'envoler vers la nue,
Secoué par les ouragans,
Avec douze paires de gants,
Pour la Nébuleuse Inconnue !

Sunday

Il fait dimanche et, sans répit,
Je vois passer des robes blanches ;
Les petits oiseaux font pipi
Au son des cloches, dans les branches.
Un merle est venu se percher
Juste en face de ma fenêtre ;
Ses petits yeux semblent chercher
Quel pays lointain m'a fait naître.

Tandis qu'en la campagne, au loin,
En cantiques s'ouvrent les gerbes,
Le vent très doux courbant les herbes,
Je reste placide en mon coin,
Avec une secrète envie
D'aller prier aussi — pour voir,
Et de m'éteindre dans le soir
Sans aucun regret de la vie !

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Fl%C3%BBte_%C3%A0_Siebel_%28-Waller%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.